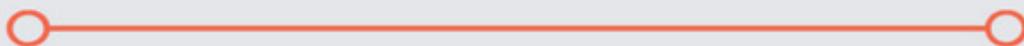


# ROBERT BRASILLACH



## *Notre Avant-Guerre, Mémoires*

**LES MÉMOIRES DE  
ROBERT BRASILLACH**



À mes amis

On n'a pas coutume d'écrire ses mémoires à trente ans. Aussi bien ne sont-ce pas des mémoires que je commence, dans ce cantonnement de la Ligne où, tout à l'heure, ne veilleront plus aux carrefours que les deux lampes bleues de la guerre. Mais il me semble en somme, puisqu'à notre tour, nous venons de connaître une époque désormais close, vingt-cinq ans après l'autre, sur le recommencement de tant d'erreurs et de folies du passé, il me semble que nous pouvons essayer d'en fixer les traits. Ces traits seront forcément personnels, et je n'ai jamais trop eu le cœur aux généralisations. Je sais des garçons de trente ans qui ont connu autre chose de la vie, de ses plaisirs, de ses espérances, que ce qu'en ont connu mes amis et moi-même. Pourtant, je ne crois pas qu'ils refuseront de retrouver quelques-uns des aspects de ces quinze ans, qui viennent d'être brutalement rejetés dans l'ombre. Il ne s'agit ici à aucun degré de confessions. Je n'ai pas à dire absolument tout ce qui m'a tenu à cœur, je rassemble seulement les images de quelques amis, les uns connus, les autres aussi inconnus que les personnages d'un roman pour qui le commence, et je voudrais justement qu'on pût lire ce livre comme un roman, comme une suite d'éducatives sentimentales et intellectuelles. Je voudrais qu'on pût le lire comme une histoire plus vaste que la mienne, encore que je désire m'en tenir à ce que j'ai vu. Je voudrais surtout, de même qu'on respire parfois dans une chanson à demi oubliée, dans une ancienne photographie, dans de vieilles images, le parfum et le souvenir de l'avant-guerre de 1914, je voudrais qu'on pût respirer ici le souvenir d'un temps particulier. Ce temps est peut-être différent de ce qu'on a

nommé l'après-guerre. Il est notre jeunesse, il est notre avant-guerre à nous.

I..., 13 septembre 1939.

## **Sommaire**

Chapitre I : Le matin profond

Chapitre II : La douceur de vivre

Chapitre III : La fin de l'Après-Guerre

Chapitre IV : Les révolutions manquées

Chapitre V : J'avais des camarades

Chapitre VI : Ce mal du siècle, le fascisme...

Chapitre VII : Orages de Septembre

# I

## Le matin profond

Le goût du passé ne s'acquiert pas. L'enfant le possède, qui est triste à sept ans d'avoir atteint ce qu'on nomme autour de lui l'âge de raison, qui ne veut pas grandir, qui veut retenir autour de lui un monde fuyant et beau, ses jouets, sa mère jeune. Elle le possède la petite fille, qui sait que demain ses poupées ne seront plus qu'un assemblage de bois, d'étoffe et de porcelaine. Peut-être même, contrairement à l'opinion commune, le temps qui fuit est-il plus sensible à l'adolescent qui regrette à vingt ans sa dix-huitième année, au jeune homme de vingt-cinq ans qui se penche, avec un coup au cœur, sur sa propre jeunesse, qu'à l'homme mûr installé dans sa vie solide, et possesseur du temps présent. On me l'a dit. Je crois plutôt que le sens du passé naît en même temps que certains êtres, et que d'autres ne le connaîtront jamais que sous la forme d'une nostalgie banale et fugace.

Il est des époques de l'existence pourtant, où le passé, même le plus voisin, constitue un abri tellement profond que le reste de l'univers semble avoir disparu. Si je me retourne vers lui en ce moment, c'est que 'ai, pour quelques mois, l'impression que ce passé forme un tout désormais descendu, quoi qu'il arrive, dans l'irrévocable. Ce qui a été ne sera plus, dans la paix ou dans la guerre. Sans les événements de Septembre 1939, aurais-je songé à rassembler ici ces images ? Évidemment non, c'était une tâche pour bien plus tard. Mais septembre est venu, et je me permets de songer à ce temps si proche. Il y a quatorze ou quinze ans, dans une étude grise et noire, je me penchais un peu de la même manière, avec tendresse, et sans amertume, vers un monde purement personnel qui

venait, lui aussi, de disparaître. Mais cette fois-ci, il ne me semble pas que moi seul sois en cause, et bien des choses ont disparu aussi pour d'autres que pour moi, dont on n'a sans doute pas encore fait l'histoire. C'est pour cela que je puis laisser monter sans remords autour de moi les images de quinze années, décors à peine poudreux, que ces autres, peut-être, reconnaîtront.

Je n'ai pas besoin de beaucoup réfléchir pour ranimer autour de moi le Paris de ma dix-septième année. A-t-il tellement changé ? je ne sais pas. Si je le revoyais, sans doute en éprouverais-je mieux les métamorphoses, comme dans ces films accélérés où se condense la vie des plantes. Parfois, j'essaie de retrouver les minces détails où s'accroche tout ce qui fut une existence apparente. Cela n'a pas beaucoup d'importance, pour certains, de se souvenir qu'alors la ville était sillonnée de tramways (où le receveur tendait des billets roses, jaunes et bleus), que l'autobus AA s'appelait Al bis et que l'AX prenait son départ au bas de la rue Soufflot, devant un café aujourd'hui disparu, la Taverne du Panthéon. Pour moi, il me semble que ces faits insignes sont la clé même d'un Paradis perdu. Je me rappelle encore que les timbres pour affranchir les lettres étaient bleus et coûtaient six sous, puis huit l'année d'après. Le boulevard Haussmann n'était pas percé, et, dans la rue Rataud, un chevrier menait encore ses chèvres, au petit matin, sur les pentes de la colline Sainte-Geneviève. La Seine était dominée par un étrange monument ventru, sommé de deux tours, qui tenait du Colisée et de Saint-Sulpice : il nous venait d'une lointaine Exposition universelle, à travers bien des railleries et des brocards, et se nommait le Trocadéro. C'était en 1925, l'Exposition des Arts décoratifs venait de fermer ses portes, c'était en 1925, c'était Paris.

Ce n'est pas en vain que nous y avons débarqué après cette Exposition, très vraisemblablement la seule, depuis longtemps, à avoir eu une influence sur le décor d'une époque. Elle rassemblait des recherches qui avaient déjà

cessé d'être hasardeuses, elle n'était pas une découverte, elle était une consécration. À la foule naïve qui s'étonnait, elle apprenait, certes, beaucoup de choses, mais elle en apprenait davantage encore aux industriels avisés qui allaient copier ce style nu, ces meubles, ces étoffes, accentuer encore un aspect massif dont les premières manifestations, d'ailleurs, paraissent si grêles, lancer dans les magasins à bon marché les bois clairs, les tissus bariolés, la belle matière brute, le fer et le nickel, bref, mettre à la portée de tous le cubisme dans l'ameublement et dans l'habitation. Un historien de l'art affirmerait sans beaucoup se tromper que par là cet été de 1925 a été la dernière saison inventive de l'après-guerre, et les années suivantes n'ont fait qu'exploiter ce qui tombait désormais dans le domaine commun. Derrière Le Corbusier<sup>[1]</sup> se profilait M. Lévitane,<sup>[2]</sup> et ses meubles garantis pour longtemps. C'est précisément l'heure où nous arrivions, l'heure de l'embourgeoisement des anarchies, l'heure d'où l'on peut sans doute dater le commencement de l'avant-guerre.

Est-il si difficile, par ailleurs, de classer dans le temps ces années frivoles? C'étaient les jours des illusions, et nous ne devons jamais oublier qu'en même temps que la rentrée scolaire, les étudiants de cette année-là, le 17 octobre, apprenaient la signature du pacte de Locarno qui abolissait les réalités de la guerre, et dans une atmosphère de guinguette, profitait aux banquiers anglais et aux banquiers allemands. La France était riche, et toute prête aux gaspillages de l'euphorie, elle avait terminé son occupation de la Ruhr, elle avait joué avec toute chose, et elle avait élu, pour finir, lasse de ses anciens combattants et de sa chambre bleu horizon, un Parlement de Cartel, amicale alliance des révolutionnaires bourgeois et des radicaux. Nous regardions en riant, en province et à Paris, les albums et les dessins du plus grand historien de l'époque, c'est-à-

dire de Sennep.<sup>[3]</sup> *À l'abattoir les cartellistes* !<sup>[4]</sup> était publié sur papier de boucherie, et tous les fantoches du régime, et Briand<sup>[5]</sup> à jamais immortalisé, et le petit Painlevé,<sup>[6]</sup> et M. Herriot<sup>[7]</sup> devenu vache, et Léon Blum<sup>[8]</sup> en Cécile Sorel,<sup>[9]</sup> et M. Caillaux<sup>[10]</sup> devant le Rubicon (c'était le temps où on espérait beaucoup de lui), dansent dans notre souvenir sur les airs à la mode, tels que les a vus Sennep. Le jazz devenait langoureux, les guitares hawaïennes faisaient entendre leurs miaulements, et déjà c'en était fini des premières danses sommaires de l'après-guerre, et l'on se déhanchait à la mode nègre. L'exotisme à bas prix pénétrait les milieux les plus simples : on avait chanté *Nuits de Chine*<sup>[11]</sup> et *les Jardins de l'Alhambra*,<sup>[12]</sup> on chantait *Dinah*<sup>[13]</sup> et *Ukulele-lady*,<sup>[14]</sup> on dansait le charleston et la upa-upa, et les dominos avaient laissé la place au mah-jong,<sup>[15]</sup> où l'on jonglait avec les vents et les fleurs. Les mots croisés naissaient, on les présentait alors sous forme de dessin, l'éléphant, le paysage, la libellule, l'araignée. Tristan Bernard<sup>[16]</sup> en préconisait une forme nouvelle et littéraire, y cachait des secrets et des allusions, et définissait le soir comme « réclamé par la douleur du beau-fils d'un général ».

<sup>[17]</sup> Les femmes portaient la robe au genou, en forme de chemise, la taille basse, les cheveux souvent coupés à «

la garçonne », <sup>[18]</sup> comme on disait alors, car on n'avait pas oublié un scandaleux roman de ce titre, qui paraîtrait aujourd'hui plus ridicule que méchant. La Tour Eiffel inscrivait dans la nuit les armoiries d'une grande maison juive. La belote avait remplacé la manille parfois, le bridge, et Mistinguett<sup>[19]</sup> en consacrait la mode dans une java<sup>[20]</sup> alors célèbre. Les chansonniers la prenaient pour cible, avec Mme Cécile Sorel et avec Maurice Rostand,<sup>[21]</sup> mais elle régnait toujours sur ses escaliers géants, au music-hall, dans ses parades de plumes, ou en pierreuse des faubourgs, comme y régnaient les fantaisies adroites de Maurice

Chevalier,<sup>[22]</sup> cependant que se levait une étoile nouvelle, bien faite pour cette époque : les vingt ans crépus, agiles et noirs de Joséphine Baker.<sup>[23]</sup> Aux carrefours de Montparnasse,<sup>[24]</sup> la foule cosmopolite continuait d'affluer, on montrait aux étrangers la place de Lénine,<sup>[25]</sup> tous les chauffeurs de taxi étaient princes russes, on avait joué les *Six personnages en quête d'auteur*,<sup>[26]</sup> on employait à force les expressions « climat » et « sous le signe de », on disait de toute chose qu'elle était « formidable », on découvrait encore la drogue, la pédérastie, le voyage, Freud,<sup>[27]</sup> la fuite et le suicide. Bref, tous les éléments de la douceur de vivre. Alain Gerbault<sup>[28]</sup> s'en allait seul en barque à travers les océans, et les jeunes Français, qui avaient vu leur échapper la révolution soviétique, la marche sur Varsovie,<sup>[29]</sup> la marche sur Rome,<sup>[30]</sup> se disaient que l'époque était calme et terne. Ils ne faisaient pas confiance à l'imagination du destin.

Et qu'étaient-ils, eux qui survenaient dans cet univers inconnu, dont quelques journaux, quelques hebdomadaires surtout (*Candide*<sup>[31]</sup> était né en 1924, par quoi Arthème Fayard avait créé la formule de l'hebdomadaire moderne) leur avaient offert des images alléchantes et fragmentaires ? Nous avons, en 1925, entre seize et vingt ans, jamais plus. Nous étions peut-être la dernière génération à avoir conservé quelques souvenirs directs de la guerre. Après nous, la guerre, ce serait de l'histoire. Pour nous, même pour ceux qui avaient passé leur enfance dans des provinces éloignées et tranquilles, c'étaient quelques visions de notre propre vie, c'était quelque chose de puéril, sans doute, mais de lié à une tragédie vivante : nous avons connu les permissions, certains les nuits d'alerte, d'autres les évacuations, les longs défilés de charrettes dans les campagnes détrempées, la sirène dans l'ombre noire, les blessés dans les rues de la convalescence, - les deuils. Nous étions les derniers contemporains de la guerre, et nous

n'avions pas, pour la plupart, de souvenirs plus anciens qu'elle-même. Nos aînés avaient ouvert leurs yeux sur le monde avant elle, et pour Radiguet, <sup>[32]</sup> la guerre, c'était quatre ans de grandes vacances, interrompant sa vie précédente.

Pour ceux qui n'avaient pas huit ans, pas cinq ans, en 1914, il n'y avait pas de vie précédente, et il m'avait fallu à moi, un dépaysement bien fort pour conserver mes belles images antérieures du Maroc de la conquête. C'était le premier spectacle sur lequel avaient pu s'ouvrir nos yeux, et c'est pour cela, peut-être, qu'à tant d'entre nous la paix a paru pendant vingt ans quelque chose de précaire, toujours menacé, – à tant d'entre nous qui ont atteint ou dépassé de peu leur trentaine aux environs de 1939.

Et nous arrivions, pour préparer notre existence personnelle, dans une vie dont nous pensions qu'elle était folle, et pleine d'une ardeur exubérante, et que l'argent y était facile, et tous les plaisirs permis. Les livres, du moins, nous l'avaient dit, et les journaux. Nous trouverions, pour commencer, le travail, la séparation du monde, mais nous saurions, de peu de chose, faire notre bonheur et notre jeunesse, car nous saurions que tout est éternellement en danger, et qu'il faut jouir du plus simple abri, de la plus courte fête, du feu le moins visible, et de l'alcool le plus modeste dans son gobelet de fer.

\*

\* \*

Il m'arrive de rencontrer mon double, quelquefois, par les fins de journée, en hiver, sous le ciel gris, vers quatre heures, lorsque je passe dans la rue Saint-Jacques<sup>[33]</sup> qui s'assombrit ou sur le boulevard Saint-Michel<sup>[34]</sup> déjà éclairé. Un peu plus tard, je le vois rentrer, un peu pressé déjà par l'heure, montant du métro profond vers les hautes bâtisses où l'on enferme la jeunesse. C'est avec prudence, pourtant, que j'abordais alors la ville, bachelier de seize ans et demi,

débarqué un matin de novembre 1925 à la gare de Lyon, pour préparer à Louis-le-Grand<sup>[35]</sup> le concours de Normale Supérieure<sup>[36]</sup> ; je me refusais même, quelque temps, à considérer comme ma patrie cette bruyante bourgade, dont j'explorais les rues et les joies avec une méfiance de chat. Je venais de terminer une enfance heureuse, balancée entre une petite ville bourguignonne et les plages éclatantes de ma Méditerranée natale. Je venais surtout de passer une dernière année au milieu des amis et des jeunes filles, en courses sur les collines, en promenades, en danses le soir, en découvertes amicales et sentimentales. À Paris même, j'en prolongeais les échos, et mes amis des premiers mois, ce n'étaient pas ces compagnons que m'apportaient le hasard et l'étude. Je ne suis pas sûr d'avoir alors vécu pour autre chose, pendant plusieurs mois, que pour les dimanches où je quittais Paris ou pour ceux où l'on venait me voir, non seulement, me semblait-il, des lieux de mon proche passé, mais encore du temps même de ce passé.

Aujourd'hui, je pense pourtant avec plaisir à ce Louis-le-Grand de mon adolescence, où j'ai mené une vie si contraire à toutes mes habitudes, et où j'ai connu tant de joies, la découverte du monde, la découverte de Paris, les discussions, la fièvre de la jeunesse, l'amitié. Sans doute peut-on décrire ce qu'était une classe préparatoire aux Grandes Écoles en 1925 : c'est déjà de l'histoire. Le vieux lycée n'a pas encore eu le temps de changer depuis quinze ans : il a toujours son ancienne cour d'honneur du grand siècle,<sup>[37]</sup> avec son horloge, et ses deux cours avec étages à arcades, en contrebas : celle de gauche est réservée aux élèves qui préparent les Grandes Écoles. C'est une grosse et belle maison, où la discipline n'était pas alors trop rigoureuse. On était libre toute la journée du dimanche et tout l'après-midi du jeudi. On se levait à six heures, été comme hiver (parfois plus tôt, lorsqu'on le désirait), et on se couchait à neuf.

Nous travaillions beaucoup. Le concours de l'École normale supérieure a un programme assez vaste : il rassemble, en les approfondissant, les matières des deux baccalauréats. Il nous arrivait de rester dix et onze heures par jour sur nos cahiers d'histoire.<sup>[38]</sup>

Quarante-cinq en hypokhâgne, quatre-vingt-dix en khâgne (la classe plus tard fut dédoublée), la plupart des élèves étaient de milieu assez modeste, fils de petite bourgeoisie, de petits fonctionnaires, d'instituteurs ou de professeurs. Bons « sujets », comme on dit, trente prix d'excellence pour le moins, pas mal de boursiers, quelques Juifs, quelques élèves aisés aussi, en général externes, qui nous portaient les journaux, les livres, les nouvelles du dehors. Nous nous entendions bien.

Les heures de travail, à Louis-le-Grand, ne coïncidaient guère avec les heures de classe. En été surtout, il était bien rare que la moitié des élèves assistât aux cours. Les classes étaient un repos, une distraction. On n'écoutait pas toujours les professeurs, et j'alternais en philosophie la lecture de Bergson<sup>[39]</sup> et celle d'*Arsène Lupin*.<sup>[40]</sup> Même lorsqu'on écoutait, il n'y avait aucun rapport entre cette osmose passive et le dur et réel travail.<sup>[41]</sup>

La seule classe que l'on suivait avec régularité, qui jouait toujours à bureau fermé, avec salle pleine de ses quatre-vingt-dix élèves, était la classe d'histoire. Notre professeur ne tolérait pas les absences. De tous les maîtres qui ont tenté de m'apprendre quelque chose, je dois dire que M. Roubaud est celui auquel j'ai conscience de devoir le plus. Non seulement cet homme admirable m'a enseigné un peu d'histoire, mais il nous forçait à composer, à être clair, à bien diviser nos raisonnements. Nous lui devons tous cette mystérieuse faveur, dont on parlait avec un respect à demi ironique, et que l'on nommait la Méthode.

Presque tous, nous connaissions son cours par cœur. La mémoire extraordinaire de Jacques Talagrand<sup>[42]</sup> lui

permettait de répliquer aux interrogations les plus baroques. Il connaissait la couleur de la robe d'un président à mortier<sup>[43]</sup> sous Louis XV, et si on lui demandait : « Qui a éteint quoi ? », il savait qu'il s'agissait de l'extinction du feu sacré par Théodose en 376.<sup>[44]</sup> On prétendait qu'il était même capable de répondre à la question : « Qu'arriva-t-il ensuite ? » Son père avait été compagnon de Péguy<sup>[45]</sup> à l'École normale, et, mécréant, lisait à haute voix Voltaire<sup>[46]</sup> pendant les orages, à ce que racontent les Tharaud.<sup>[47]</sup>

Quant à lui, quelques années plus tard, il prendrait le nom de Thierry Maulnier.

Les mois d'été surtout, proches du concours, étaient favorables à de telles extravagances de méthode. Nous avions l'autorisation de ne plus travailler en étude, mais par groupes de cinq ou six, en *thurnes* répandues dans tout le lycée. On inscrivait au tableau le nom des occupants, précédés de la rituelle inscription latine : *Hac in thurna strenue laboraverunt...*<sup>[48]</sup> En 1928, nous occupions ainsi la classe de khâgne mais, plus ambitieux, nous l'avions ornée d'une inscription grecque.<sup>[49]</sup>

Nous révisions les matières du concours, nous attachant surtout aux surprises. On se rappelait, avec terreur et indignation, les questions proposées par des examinateurs sadiques, qui avaient pu demander aux candidats de parler dix minutes sur « les rues d'Alexandrie »<sup>[50]</sup> ou « les jeux des enfants grecs ». À l'oral du concours, en effet, on tire au sort un sujet, on le travaille dix ou vingt minutes, et on l'expose pendant la même durée de temps. Louis-le-Grand préparait très bien à cet exercice, et presque tous les jours, indépendamment de nos heures de classe, des professeurs nous faisaient passer des examens en miniature, que l'on nommait des « colles », sur toutes les matières du programme. Nos professeurs habituels étaient secondés dans cette tâche par d'autres, venus du dehors, dont certains étaient jeunes, amicaux et amusants, comme notre

« colleur » de français, Pierre Gastinel,<sup>[51]</sup> depuis auteur d'une belle thèse sur Musset<sup>[52]</sup> et professeur à la Faculté de Lille à la guerre de 1939. Mais nos « colles » personnelles n'avaient pas une moindre utilité. Nous choissions les sujets les plus difficiles et ceux sur lesquels nous ne savions manifestement rien. Car il est important de ne pas rester muets à l'examen.<sup>[53]</sup> On prétendra que cet exercice oratoire était fort dangereux et bien « normalien », car il nous habitait à parler avec aplomb sur ce que nous ignorions. J'en conviendrais volontiers, mais il nous donnait aussi une assurance non négligeable, tempérée par l'ironie. Et c'est même ainsi, à la réflexion, que l'on pourrait définir ces années de labeur, un très grand travail constamment tempéré par l'ironie.

Nos professeurs étaient, en général, de bons professeurs, et les moins travailleurs d'entre eux m'ont toujours paru des ascètes de conscience à côté des professeurs de la Sorbonne. C'est par l'enseignement secondaire, il n'en faut pas douter, que l'Université française « tient » le mieux. Il paraît, en outre, que notre professeur de philosophie d'hypokhâgne était un homme très remarquable. Mais la phrase qu'il commençait avec l'heure de son cours n'était pas toujours terminée lorsqu'il finissait, et il usait d'un langage obscur. En outre, ses classes se déroulaient, en général, dans le brouhaha des conversations particulières, voire des concours publics de jeux divers, et ce véritable philosophe n'y attachait aucune importance. Il parla même un jour dans une salle que nous avons décorée de guirlandes et de feuilles. Pour ma part, je lisais les *Nouvelles littéraires*.<sup>[54]</sup> Je ne saurais donc parler de cet excellent homme qu'avec un peu de remords.

Mais nous savions, en arrivant à Louis-le-Grand, que nous allions entrer dans la classe d'André Bellessort,<sup>[55]</sup> qui enseignait le latin et le français en hypokhâgne. Beaucoup d'histoires couraient sur son compte, qui n'étaient pas

toutes exactes, mais qui lui composaient une physionomie particulière. Nous vivions dans une crainte sacrée de ses colères, mais il nous plaisait parce qu'il avait la réputation d'être irrespectueux des pouvoirs établis, réputation fort juste. On disait que, l'année précédente, lorsque l'Académie avait préféré M. Célestin Jonnart<sup>[56]</sup> à Charles Maurras,<sup>[57]</sup> André Bellessort était arrivé en classe, avait froncé ses épais sourcils sous sa ride en forme de V, avait ouvert sa serviette, et avait déclaré :

- Messieurs, l'Académie française vient d'élire monsieur Jonnart. Je vais vous lire du Charles Maurras.

Et il avait passé toute l'heure du cours à commenter à ses élèves *Anthinéa*<sup>[58]</sup> et *Les Amants de Venise*.<sup>[59]</sup>

Nous-mêmes n'avons point eu l'aubaine d'un pareil coup d'éclat. Mais il nous suffisait de le voir bousculer les inspecteurs généraux et les idées toutes faites pour que nous lui en ayons une grande reconnaissance, et nous ne lui gardions pas rancune de ne pas corriger tous nos devoirs et de penser parfois à autre chose pendant que nous expliquions Tacite. Nous arrivions, pour la plupart, persuadés qu'Edmond Rostand<sup>[60]</sup> était un grand poète et Henry Bataille<sup>[61]</sup> un grand dramaturge. Nous étions des provinciaux attardés. On se tromperait beaucoup en croyant que 1925 était exclusivement adonné au culte des grands hommes de la *N.R.F.*<sup>[62]</sup> et il est sûr en tout cas que la province les ignorait. D'un geste, André Bellessort balayait ces poussières, il donnait à rédiger des dissertations sur la poésie, et il ne détestait pas qu'on évoquât les querelles de l'abbé Bremond,<sup>[63]</sup> à qui il devait succéder à l'Académie, et il nous expliquait les auteurs anciens avec une verve ronde et vivante.

- Vous ne comprendrez pas la situation du Nicomède<sup>[64]</sup> de Corneille<sup>[65]</sup> rentrant chez lui, nous disait-il, si vous ne vous imaginez pas qu'il trouve une cour analogue à une cour hindoue dominée par le colonisateur. Son frère Attale,

c'est un fils de rajah qui a fait ses études en Angleterre, et qui revient persuadé que rien n'est meilleur que l'armée anglaise, la diplomatie anglaise, la prudence anglaise, et le plum-pudding anglais.

Nous discutons de façon érudite sur Hermione<sup>[66]</sup> qui, d'après Jules Lemaître,<sup>[67]</sup> est une jeune fille encore sans homme, dont toute la fougue est celle de la femme indomptée et pure - mais en qui André Bellessort voyait au contraire la fièvre, les joues rouges et marbrées, le désespoir de la fille séduite qui n'a plus une minute à perdre et qui *doit*, vous m'entendez bien, qui doit épouser Pyrrhus.

Nous nous amusons lorsqu'il nous lisait un acte de *la Tour de Nesle*<sup>[68]</sup> avec un talent d'acteur si consommé que jamais je ne puis songer sans évoquer sa voix aux exclamations de Dumas : « En 1293, la Bourgogne était heureuse... Hola ! tavernier du diable. » Il feuilletait avec nous *l'Anthologie du pastiche*,<sup>[69]</sup> et, dans sa classe du lundi après-midi, qui durait trois heures, son grand plaisir était de nous faire, à la fin, quelque lecture. Aussi n'aimait-il pas être dérangé et traitait-il mal les inspecteurs.<sup>[70]</sup> C'est pour ses éclats que nous avons conservé d'André Bellessort un souvenir fidèle, et que ceux qui l'ont connu alors l'évoquent tel qu'il arrivait dans la classe en gradins, son parapluie et sa serviette sous le bras, roulant jusqu'à sa table d'un pas de vieux loup de mer. Lorsqu'il était saisi par le démon de l'explication, il descendait de sa chaire, se promenait de long en large devant nous, et improvisait quelques vérités solides et pittoresques. C'est, on le sait, un excellent conférencier : mais ses classes, jamais préparées, toujours nouvelles, étaient supérieures encore à ses conférences. Il retrouvait les notations de Proust<sup>[71]</sup> dans un vers de Virgile<sup>[72]</sup> décrivant l'ivoire qui devient rose à côté de la pourpre, les hommes de la Convention<sup>[73]</sup> dans ceux de Tacite, Baudelaire<sup>[74]</sup> chez Boileau,<sup>[75]</sup> et par ailleurs il ne

faisait point mystère de ses opinions réactionnaires. Sans jamais en avoir l'air, il nous a appris beaucoup de choses.

En dehors des classes, nous organisions notre travail avec une assez grande liberté.

Nous allions à Sainte-Geneviève,<sup>[76]</sup> dont l'odeur goménolée me rappelle toujours ces années, à la bibliothèque de la Sorbonne. Les joies de la Nationale nous étaient inconnues. Nous n'avions pas froid l'hiver, et parfois nous allions nous cacher, au printemps, sous les fusains de la cour d'honneur, à même l'herbe, pour y travailler. Au mois de juin, lorsqu'il m'arrive de traverser le Luxembourg, je regarde toujours les jeunes gens et les jeunes filles assis sur les chaises de fer, sous les statues des reines de pierre. Nous avons été pareils à eux, nous avons traîné, par les journées tièdes, nos cahiers d'histoire sous les arbres, nous avons travaillé en plein air, amollis soudain par une bouffée d'air parfumé, devant les enfants autour du bassin, les voiliers, les marchands de coco. Il nous fallait trois, quatre chaises. Nous nous ruinions. Il nous arrivait même d'y dormir à poings fermés, au scandale des gardes municipaux, écrasés par le travail plus que par la chaleur. Mais c'était la jeunesse, la jeunesse irréparable, et les visages ronds et purs, et la buée de la jeunesse autour de nos traits, et toutes les querelles du temps, toutes les curiosités du passé, qui se dissolvaient sous les arbres verts et les statues grises. Je ne passe jamais dans ces lieux enchantés, au long des grosses balustrades, sans me rappeler ces rares après-midi où nous fuyions la classe pour un peu d'air, de liberté et d'étude.

Puis, sous les arcades de la cour en puits, nous tournions, en nous tenant par le bras, et

en parlant de toute chose connaissable et inconnaisable. Au début du *Protagoras*,<sup>[77]</sup> alors au programme, Platon<sup>[78]</sup> décrit les allées et venues des jeunes gens qui écoutent Socrate,<sup>[79]</sup> à cette heure du point du jour que les Grecs

nomment « le matin profond ». Je n'ai jamais oublié ce mot, ni l'exquise description des mouvements d'une jeunesse libre. Nous n'avions pas de Socrate parmi nous, nous n'avions pas le soleil, mais c'était le matin profond pourtant, l'éternel matin profond de la jeunesse. Nous n'étions pas vêtus comme les jeunes gens platoniciens. Les uns portaient la longue blouse blanche, d'autres la grise, d'autres la noire. Je me souviens encore que j'avais une petite veste de laine noire où j'avais fait broder en bleu la chouette d'Athéné qui était le symbole de la classe. Mais quel que fût notre costume, c'était le matin profond.

\*

\* \*

Cela me frappe, à distance, de reconnaître la tolérance dont nous étions animés les uns à l'égard des autres. Ce serait trop peu de dire que les brimades n'existaient pas. Non seulement nous avions, bien entendu, la plus grande indulgence à l'égard des opinions, et nous discussions amicalement, catholiques et non-catholiques, royalistes et communistes, mais encore nous admettions toutes les habitudes individuelles, même les plus saugrenues. Nous avions une « case », au fond de l'étude, un placard fermé au cadenas, où nous rangions nos livres, nos cahiers, nos objets personnels. J'y faisais le thé sur une lampe à alcool, parfois, au risque de mettre le feu à mes papiers. Dans la « case » placée à la tête de mon lit, je l'ai parfois mis à mes cravates. Nous écrivions, nous nous occupions d'autre chose, sans que personne s'en mêlât jamais, et si je traversais l'étude avec la serviette de cuir marocain où je plaçais mes papiers, on blaguait bien « la serviette des œuvres complètes », mais sans méchanceté, et même sans imaginer la moindre farce. Il en fut de même lorsque avec deux ou trois camarades, nous installâmes une sorte de roulette fabriquée par nous-mêmes, où nous jouions le soir au vestiaire, là où se poursuivaient parfois des conversations interminables, surtout le dimanche, quand

tout le monde était couché, entre deux passages du veilleur de nuit. Nous n'abandonnâmes la roulette que lorsque nous nous rendîmes compte que nous y perdions le peu que nous avions d'argent, au bénéfice du seul tenancier. Car il va de soi que nous n'étions pas riches, et que nous apprenions, le dimanche, à ne pas dîner pour pouvoir aller au théâtre, au concert, et je plains beaucoup ceux qui n'ont pas, dans leur jeunesse, payé Mozart, Claudel<sup>[80]</sup> ou René Clair<sup>[81]</sup> d'un repas fait d'un café-crème. Mes amis et moi savons bien que cet enseignement a été la leçon sacrée de notre dix-huitième année, et celle que nous souhaitons n'oublier jamais.

Telles étaient, au milieu de la classe, les habitudes d'un petit groupe que nous formions à quelques-uns. D'autres vivaient autrement, mais tous pourtant participaient plus ou moins à cette vie. Nos distractions étaient, bien entendu, parfois assez savantes, sinon pédantes. Je les considère pourtant avec autant d'amitié aujourd'hui que les grosses chansons d'étudiants, car il faut avoir dix-huit ans et beaucoup de travail pour arriver à se distraire avec autant de conscience.

À la rentrée de 1926, nous décidâmes de composer, à nos heures de loisir, un immense roman-feuilleton parodique, qui prit, dès le premier jour, le titre de *Fulgur*. Nous ne savions pas très bien alors si *Fulgur* serait un homme, une divinité, une devise, et l'un de nous proposa même que ce fût le nom d'un chien, idée qui fut à l'unanimité jugée grotesque. *Fulgur* serait un redresseur de torts, quelque chose d'analogue au *Judex*<sup>[82]</sup> du cinéma de notre enfance. Je crois que l'idée nous en était venue à lire des livraisons de *Fantômas*<sup>[83]</sup> que notre camarade Roger Vailland<sup>[84]</sup> nous avait apportées. De telles plaisanteries ne sont point rares : plus rares, me semble-t-il, sont le sérieux et la constance avec lesquels celle-ci fut poursuivie. Notre méthode de travail était simpliste : j'écrivis le premier chapitre, un

camarade le second, qui n'avait aucun rapport avec le premier, un troisième se chargea de raccorder les deux aventures. Au bout de quelques jours, Thierry Maulnier rentra au lycée en retard, se jeta dans *Fulgur* avec tout son sérieux, et composa d'abord des chapitres en argot, précurseurs de Louis-Ferdinand Céline,<sup>[85]</sup> avant de décrire, en un style imité de Hugo<sup>[86]</sup> et de Flaubert,<sup>[87]</sup> une grande bataille navale où la flotte afghane battait la *Home Fleet* anglaise. On ne peut raconter *Fulgur*, où se mêlaient les aventures les plus abracadabrantes, les épisodes sentimentaux et les inventions pseudo-scientifiques. Quelque temps après, par la force des choses, nous nous aperçûmes que notre feuilleton devenait trop clair. Nous nous réunîmes à treize, et, en même temps, nous composâmes un chapitre chacun, employant de nouveaux personnages, et sans aucun lien avec la première partie. Le reste du roman se passa à débrouiller ce considérable imbroglio. Il y eut même quelques fragments que nous ne pûmes utiliser, comme celui de la rame de métro qui disparaissait entre deux stations. Le premier prix fut à l'unanimité attribué à notre camarade Jean Martin qui réunit les membres du gouvernement dans l'ascenseur de la tour Eiffel, et termina son chapitre par cette phrase : « Arrivé à la troisième plateforme, l'ascenseur ne s'arrête pas... »

Nous nous amusions de découvrir pourtant, à mesure que nous écrivions notre parodie, quelques lois de l'art d'écrire. Nous avons fait de notre détective un grand génie, émule de Sherlock Holmes. Au bout de quinze feuilletons, il s'était si souvent trompé que nous devions convenir qu'il était un parfait imbécile. C'est ainsi, nous expliquions-nous gravement à nous-mêmes, que les personnages échappent à leur créateur. Car nous vivions au temps de Pirandello.<sup>[88]</sup>

Nos camarades non collaborateurs suivaient avec amusement notre jeu. Roger Vailland donnait sous le titre *Une armée digérée* des pages fort surréalistes qui devaient

produire un effet étrange dans cette œuvre. Il est vrai que nous devons bientôt proclamer assez haut son aspect prophétique. Nous avons fait d'une révolte de la Catalogne un des ressorts de notre action, - et c'était bientôt la conspiration du colonel Macia<sup>[89]</sup> pour établir la république catalane. Nous annonçons des troubles en Indochine, qui ne tardaient pas à éclater. Et surtout, nous faisons disparaître un banquier en avion deux ans avant Lœwenstein.<sup>[90]</sup> À ce monument considérable collaborèrent, d'ailleurs, de plus illustres : nous avons recopié sans vergogne le chapitre de la pieuvre des *Travailleurs de la mer*,<sup>[91]</sup> et nous avons même emprunté à Philippe Soupault<sup>[92]</sup> qui n'en a jamais rien su une description d'assassinat dans un roman que j'ai oublié. Parmi les collaborateurs de Louis-le-Grand, il y a aujourd'hui plusieurs agrégés des lettres, des journalistes, et peut-être même des personnages très graves.<sup>[93]</sup>

Notre œuvre, d'ailleurs, ne devait pas rester ignorée des foules. Je la proposai à un journal de province dont le directeur murmura après avoir lu la première partie :

- C'est un peu extraordinaire, mais ça plaira.

Cette phrase nous parut modeste et définitive, et *Fulgur* parut, d'avril à août 1927, dans *la Tribune de l'Yonne*, où dix ans plus tard, un de nos camarades professeur à Sens<sup>[94]</sup> alla l'exhumer pour la lire à haute voix à ses élèves. Aux premiers mois de cette guerre, on m'a fait suivre une lettre d'un professeur luxembourgeois qui m'en demandait le texte pour une thèse de doctorat sur le roman d'aventures. Je ne désespère point de voir cette œuvre immortelle au programme de l'agrégation.

La dernière année, nous avons aussi composé, Thierry Maulnier et moi, une autre parodie. Nous venions de voir *Hamlet* et nous décidâmes incontinent de donner une représentation. Après un canevas rapidement établi, la veille du départ pour les vacances de Noël, nous jouâmes donc *la Tragique résurrection d'Hamlet* qui montrait tous les

inconvenients et toutes les catastrophes qu'aurait pu causer la résurrection du prince de Danemark. Jean Beaufret<sup>[95]</sup> imitait assez bien la voix de Ludmilla

Pitoëff<sup>[96]</sup> dans le rôle d'Ophélie, et j'essayais d'imiter celle de Georges<sup>[97]</sup> dans celui d'Hamlet. Thierry Maulnier jouait le Spectre. Je me rappelle le grand monologue d'*Hamlet* qui commençait par ce cri shakespearien : « *Encore vivant... Alors il faut toujours revenir sur la terre...* » Après le jour de l'an, nous mîmes au point cette représentation conçue comme une *commedia dell'arte*, et nous écrivîmes ce que nous venions de jouer, en suivant les règles de traduction de la « collection Shakespeare », en prose, vers rimés et vers blancs. Cet intéressant chef-d'œuvre, dû cette fois à la seule collaboration de Thierry Maulnier et de moi-même, a, malheureusement pour la postérité, été confié à un camarade qui l'a perdu sans aucun égard.

Thierry Maulnier a toujours eu un vif talent de parodiste. Il était, en particulier, incomparable dans le pastiche de Hugo. Il nous récitait les poèmes les plus fous de *la Légende des siècles*,<sup>[98]</sup> ceux où Hugo semble se parodier :

*Lorsque le Cid entra dans le Généralife,  
Il alla droit au but et tua le calife,  
Le noir calife Ogrul, haï de ses sujets...*

Cela permettait à l'un de nos camarades, doué d'un grand talent d'imitation, de nous faire un cours sur les Ogrul à la manière de notre professeur d'histoire. Thierry Maulnier, lui, décrivait en un long poème imité de *Kanut*, le viol d'un de nos professeurs et la naissance d'un de nos camarades qu'on plaisantait sur sa forte taille. Nous compositions aussi des bouts rimés sur des rimes assez difficiles, sur le modèle des poèmes sans queue ni tête dont il circulait alors au Quartier latin de nombreuses versions, où l'on célébrait les bémols arthritiques et le pétrole assis sur le bord de la route. J'ai oublié beaucoup de poèmes que j'admire, et je

me souviendrai sans doute jusqu'à la fin de mes jours de sonnets sur rimes données par Thierry Maulnier, aux environs de 1927, dans la salle d'études de Louis-le-Grand.

Le lycée, cependant, ne suffit pas à décrire notre vie. Nous avons certes nos jours réguliers de sortie, mais il y avait aussi les autres. Je ne parle pas des diverses méthodes qu'ont toujours employées les pensionnaires de tous les temps pour invoquer la visite familiale ou le dentiste.<sup>[99]</sup>

La première année, il s'était établi par entente tacite qu'un surveillant général qui avait pris à Molière<sup>[100]</sup> le nom de M. Josse<sup>[101]</sup> signait tous les vendredis une liste d'élèves qui désiraient sortir pour « vérifier leurs inscriptions en Sorbonne ». Il me semble que c'était le prétexte étrange qu'on lui avait donné la première fois. Par la suite, on épargna même les prétextes. Ainsi allions-nous faire une promenade au Luxembourg, ou bien, plus généralement, travailler à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, car nos âmes étaient studieuses. Nous n'admettions les escapades pour « le plaisir » qu'au printemps, au moment des examens.<sup>[102]</sup>

Au mois de mars et de juin, les internes présentaient donc une liste chaque matin, aux surveillants généraux : c'était la liste des candidats aux examens, autorisés à passer la journée au-dehors. Mais les examens des différentes disciplines durent une semaine ou plus. Impavides, nous sortions tous les matins, et jamais on ne vit censeur ou surveillant vérifier cette curieuse boulimie intellectuelle qui précipitait chaque jour les étudiants vers tous les certificats possibles et imaginables, depuis les études littéraires classiques jusqu'à la musique chinoise. On nous servait à sept heures un petit déjeuner copieux qui comportait immuablement une omelette et des confitures (plusieurs, qui n'avaient vraiment aucune décence, venaient au déjeuner sans même avoir la pudeur de sortir et portaient sans honte le nom de licencié d'omelette), et, sur le coup de

sept heures et quart, nous étions lâchés sur le pavé de Paris.

C'est un de mes meilleurs souvenirs d'alors. Nous allions à pied, à travers le boulevard Saint-Michel et les Halles<sup>[103]</sup> encombrées, prendre un café-crème à la Maison du Café, boulevard Montmartre, et nous découvriions le Paris matinal, celui qui nous était le plus secret, avec ses cris, ses montagnes de légumes, l'odeur fraîche des boutiques ouvertes, les viandes en tas, les poissons gris et blancs. Par les beaux jours de printemps, se dessinaient ainsi devant nous la Seine entre les livres, les petites églises rouillées, la ville grise et unique.

Nous allions aussi ramer, le matin, et c'était ce que nous nommions passer la licence au Bois de Boulogne. La grande affaire était de se procurer le billet de cinquante francs qu'on laissait en gage en louant ces lourds bateaux à fond plat qui font le tour du lac, et qui ne coûtaient que cent sous. On rendait le billet à la restitution du canot : encore fallait-il le posséder.

Nous passions là une heure ou deux, dans le Bois matinal, autour des îles rondes, à travers le frais matin. Nous oubliions ainsi les études, le travail, nous découvriions les oiseaux, la fraîcheur, et ce Bois parisien nous ramenait aux campagnes de notre enfance, aux rivières, aux loisirs passés. C'était la licence au Bois de Boulogne, où nous croisions parfois les étudiantes qui nous imitaient, en robes très courtes et claires, comme on les portait, sur des bateaux pareils aux nôtres. Les plaisirs du grand air n'avaient point alors l'importance qu'ils ont prise par la suite. Il est sûr que très peu de mes camarades connaissaient la neige et même que beaucoup ignoraient la mer. Nous n'étions pas beaucoup à savoir allumer du feu de bois, faire la cuisine ou le café, à avoir planté une tente sur une plage. Je crois que les nageurs auraient formé une très humble minorité. Je ne parle pas du camping, certainement

inconnu.<sup>[104]</sup> Le Bois n'était en général qu'une trouée d'air pur dans notre vie studieuse, que bien peu renouvelaient, aux dimanches de juin, sur la Marne ou la Seine.

Ainsi se construisait le Paris de ce temps. Lorsqu'ils quittaient les blouses noires ou blanches, les garçons d'alors, même les plus modestes, arboraient très volontiers des costumes de couleur mauve ou vieux rose, et des cravates de « batik », tissus légers imprimés à la cire, que l'on portait avec de très petits cols durs hauts d'un demi-centimètre. En 1925, les pantalons étaient rétrécis dans le bas. Brusquement, l'année d'après, ils devinrent très larges. Je puis me souvenir aussi avec stupéfaction que les étudiants d'alors avaient souvent des cannes, et qu'il arrivait que le Quartier latin fût le théâtre de bagarres. Les camelots du roi<sup>[105]</sup> portaient la grosse canne recourbée. Nous étions déjà presque tous des va-nu-tête. Nous découvrons, dans la mesure de nos moyens, généralement petits, quelques plaisirs de la mode. Sans doute, nous lisions, dans les journaux et les revues, que la jeunesse de ce temps aimait les cocktails, l'auto, parfois les drogues. Notre jeunesse à nous, pauvre et enfermée au lycée, était plus réservée. Nous buvions peu de cocktails, nous ignorions bien entendu les drogues, et je suis sûr qu'il n'y avait pas un seul de ces garçons de dix-sept à vingt ans qui sût conduire une voiture. Beaucoup aimaient danser, et se livraient à leur plaisir dans des lieux sans luxe, fréquentés par des femmes sans grand pittoresque. Je suis allé, un dimanche ou deux, avec des camarades, au bal du Moulin-Rouge,<sup>[106]</sup> qui était une vaste cohue d'employés, de calicots, de putains et de vendeuses. Et j'allais aussi parfois, avec Jean Beaufret et Jean Valdeyron dans un petit thé du boulevard Saint-Michel, les Yvelines, ou bien, avec des jeunes filles, dans un honnête salon pour dames anglaises, rue Boissy-d'Anglas,<sup>[107]</sup> où l'on dansait les danses d'alors, et où nous nous perfectionnions dans le charleston. Aux

vacances, sur ma plage de toujours, je rapportais dans les provinces ces plaisirs parisiens. Vers la Noël, Louis-le-Grand donnait d'ailleurs un bal, ce qui nous permettait d'aller au théâtre ou au cinéma la nuit, plaisir peu coutumier, avant de faire danser les sœurs, les cousines ou les petites amies de nos camarades. Une fois par trimestre, en outre, Louis-le-Grand offrait au grand amphithéâtre de la Sorbonne un concert... obligatoire (notion qui m'a toujours paru aussi prodigieuse que celle des séances de prestidigitation obligatoires auxquelles j'assistais enfant). Il n'était pas sottement composé, faisait appel le plus souvent à de grosses célébrités de tout repos, mais pas toujours méprisables, et mêlait agréablement la musique, le music-hall et le théâtre. Je me souviens d'y avoir entendu

Sacha Guitry<sup>[108]</sup> nous expliquer qu'il avait toujours été un cancre et que ça lui avait bien réussi (ce qui fut jugé inconvenant par nos professeurs). Il était venu avec Yvonne Printemps<sup>[109]</sup> et il nous déclara :

- Dans la vie, l'essentiel est de bien choisir son métier et de bien choisir sa femme.

Et pour les esprits plus hardis, qui ne craignaient pas les explorations lointaines, il y avait encore dans ce Paris d'autres plaisirs naïfs, comme celui d'aller prendre le thé arabe, le café maure, à la Mosquée, alors presque neuve. Quand ma sœur venait me voir à Paris, je l'y menais à mon tour, et c'est là que je lui fis connaître, en 1928, mon ami Maurice Bardèche.<sup>[110]</sup>

Ces années-là ont été les années de l'amitié. Mais comment parler des amis? Cela est plus difficile que tout, surtout lorsqu'on pense aux liens que la suite des temps devait tisser entre nous. Nous tournions en rond autour de la cour, en nous tenant par le bras, nous parlions de toutes choses, de la poésie et de Dieu et de la nation, et nous étions tout près de nouer les liens les plus forts et les plus beaux qui aient jamais été, ceux de la jeune amitié. Je

parlais, je sortais, je découvrais le cinéma allemand, le théâtre des Pitoëff, avec un jeune juif syrien, Fred Sémach, qui a sans doute été mon premier camarade de Louis-le-Grand. Avec lui j'allais voir Pirandello et Sainte Jeanne.<sup>[111]</sup> Et nous nous promenions le long des quais, qui sont peut-être le premier lieu de Paris à m'avoir attiré, et où je ne passais guère de semaine sans suivre le fleuve couleur d'acier, sans feuilleter les livres oubliés, toujours trop coûteux, les images authentiques ou fausses. Je le faisais sans ordre, sans compétence, comme il faut faire toute chose, livré aux découvertes minces du hasard, à ces heures où sur le ciel gris se découpe le fin dessin japonais des arbres nus. Mais en même temps, j'apprenais ce qu'était *l'Action française*, je discutais des rois de France et du meilleur régime avec José Lupin, et Thierry Maulnier. Thierry Maulnier avait un frère dans la même classe, presque aussi long que lui, qui est aujourd'hui magistrat. Lui-même torturait les élèves de première ou de philosophie avec une réelle science des supplices chinois et un sérieux imperturbable. Notre lycée comptait dans sa population quelques enfants de la Martinique, qu'il poursuivait, je ne sais pourquoi, d'une persécution extrêmement vigilante.

En toute chose d'ailleurs, il était d'une roserie froide qui nous enchantait. D'une paresse immense et imperturbable, il se montrait capable d'un travail continu qui eût semblé au-dessus des forces humaines, et préparait en général ses huit auteurs grecs ou latins de la licence en quarante-huit heures, de jour et de nuit, au prix de ruses d'Apache pour trouver de la lumière.

Quant à José Lupin, si j'essaie de me rappeler, après tant d'années communes, ce qu'il était à cette époque, je crois qu'il faut me souvenir surtout du plus gai de nos compagnons. Il nous faisait, de sa ville natale de Savoie, des récits de beuveries gigantesques, il inventait des fables moqueuses et composait avec son camarade d'enfance

Georges Blond<sup>[112]</sup> des chansons obscènes en « vieil français ». Avec nous, certes, il lisait Valéry,<sup>[113]</sup> les surréalistes, et Gide.<sup>[114]</sup> Mais au *Retour de l'Enfant prodigue*,<sup>[115]</sup> il préférait opposer une autre version, qui nous paraissait pleine de sens :

- Le veau gras, devant le sort qui lui était réservé, s'est sauvé, nous disait-il. Il a erré à travers les champs, pendant des mois, il a connu la vie dure, il a maigri. Un beau jour, il n'y a plus tenu, il est rentré. Toute la famille était rangée sur le perron pour l'accueillir, par rang de taille. Et pour fêter le retour du veau gras, on a mangé l'enfant prodigue.

Chacun jouait son rôle dans la comédie de la classe. Il y avait les historiens, gens graves, les philosophes, qui disputaient avec leur professeur et l'écrasaient, me semblait-il, avec beaucoup d'aisance. L'un de ces derniers, Roger Lefèvre,<sup>[116]</sup> est devenu député socialiste en 1936. L'autre, Jean Beaufret, récitait la prière d'Iphigénie avec la voix de Ludmilla Pitoëff : c'était un garçon rose et blond; nous allions voir les pièces du Studio des Champs-Élysées,<sup>[117]</sup> il aimait *Pelléas*, il avait compris notre professeur de philosophie l'année précédente, il était ingénieux, subtil, souriant et gracieux. Le fils du professeur Lecène,<sup>[118]</sup> agent de liaison avec l'extérieur, apportait Proust et l'air du dehors. Je revois aisément, dans ma mémoire, ces amis d'autrefois, qui sont souvent les amis d'aujourd'hui, et qui me semblent avoir peu changé.<sup>[119]</sup> Parfois, il est malaisé de distinguer entre ces années et leur suite. Je revois bien cependant ce qu'était Maurive Bardèche, vers 1926, avant même qu'il devînt mon ami, puis mon frère. Il se moquait de moi parce que je me promenais dans l'existence avec une lampe à alcool et que je faisais du thé en étude, il portait une blouse noire serrée à la ceinture, il était vif, furieux, subtil et têtu. À cette époque, il agitait au-dessus d'un mince visage des cheveux horriblement hérissés et touffus.

Avons-nous parcouru Paris, ensemble, de jour et de nuit ! Je me rappelle comme les plus beaux

instants de ma vie, cette soirée où nous revenions de *l'Annonce faite à Marie*,<sup>[120]</sup> à l'OEuvre,<sup>[121]</sup> en nous arrêtant pour gober des huîtres et boire du vin blanc, dans les rues en pente de Montmartre. Je me rappelle la veille de 14 juillet où nous allions dans les petits bals de la colline Sainte-Geneviève,<sup>[122]</sup> en 1927, boire du vin rouge à quatorze sous le verre, rue Mouffetard,<sup>[123]</sup> sous les lampions roses et bleus, au son des accordéons et des violons fringants. J'y ai pris quelques notions du Paris populaire, de ses fêtes, de ses personnages. Maurice était, et est resté, grand errant devant l'Eternel. À son imitation, mais moins que lui, il m'est arrivé de marcher sans but dans les rues fumeuses, sous les métros aériens des quartiers éloignés. J'ai pu revenir depuis à Vaugirard<sup>[124]</sup> ou à Montrouge,<sup>[125]</sup> c'est à cette époque que j'attribue pourtant certaines rues énormes et vides, brouillées de pluie, où j'errais interminablement, puisque la dix-huitième année est l'âge des espoirs, mais aussi des tourments et des fuites.

Maurice découvrait en même temps Pantin<sup>[126]</sup> et Belleville,<sup>[127]</sup> et c'est lui qui m'emmenait au cinéma que j'ignorais, et c'est lui aussi qui m'a appris à travailler, car il était un bûcheur acharné, ce qu'il est resté, et c'est lui qui me faisait lire Proust et Barrès,<sup>[128]</sup> et ensemble, nous allions reconnaître les bistros parisiens, les corbeilles de coquillages le long des comptoirs verts, le Bois de Vincennes et ses foules populaires. Le dimanche, je déjeunais souvent chez une amie d'enfance de ma famille, que j'avais toujours connue, dont la jeunesse de caractère et la bohème charmante faisaient ma joie : nous y avions des orgies d'huîtres à deux francs et de plats catalans, à la confection desquels je collaborais, dans une étroite chambre au sixième près de la place de la République. Ainsi je continuais à connaître les grands quartiers populaires de

Paris pour lesquels j'avais beaucoup d'amour. L'avenir ne nous accorderait plus la même ardeur à saisir, à conquérir, à boire la vie. Toutes les formes de cette vie nous paraissaient presque également désirables, et nous prolongions par lettres les souvenirs de nos journées studieuses ou errantes, pendant les vacances.

Il m'est difficile de remettre ces choses et ces êtres sur le plan qui était le leur, à cette époque, aujourd'hui que la vie a fait des différences entre les amis, et que les uns sont éloignés, les autres réunis, - avant toutefois que la guerre de 1939 les ait dispersés. Il y en avait d'autres. Avec José Lupin, je voyais quelquefois, au bal de Louis-le-Grand ou dans quelque café, son vieux camarade d'enfance, Georges Blond, qui n'était pas encore aspirant dans la marine, et moins encore journaliste. Le dimanche soir, lorsque nous rentrions vers dix heures, nous parlions longuement au vestiaire de notre après-midi, du théâtre, de la politique, de Dieu même, avec une ardeur que nous ne retrouverons jamais plus.

Nous n'étions pas libéraux mais nous étions tolérants. Au moment des élections de 1928 (je n'étais pas en âge de voter) comme la garde des urnes est confiée aux plus jeunes électeurs qui se présentent, elles furent gardées dans le Ve arrondissement par deux très bons amis, mes camarades José Lupin, qui était royaliste, et Jean Martin, qui était communiste. Ils furent d'ailleurs roulés tous les deux, car le député élu fut un infâme radical. Mais nous discussions avec passion et avec amitié, et avec une sympathie intellectuelle, une sorte d'honnêteté que je n'ai jamais plus rencontrée par la suite.

Je n'ai jamais trop participé aux luttes politiques des étudiants de ce temps. José Lupin et Georges Blond assistaient aux fêtes de Jeanne d'Arc, que l'A. F. imposait à Paris avec tant de courage. Je n'étais pas assez sûr de moi-même et de mon opinion pour prendre parti. Cependant, mes premières réflexions politiques ont rencontré *l'Action*